Document généré le 25 avr. 2024 16:39

Espace Sculpture

Luce Pelletier
Rencontre des cultures

Marc Mineau

Numéro 72, été 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/10277ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)
1923-2551 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Mineau, M. (2005). Compte rendu de [Luce Pelletier : rencontre des cultures]. *Espace Sculpture*, (72), 39–39.

Tous droits réservés © Le Centre de diffusion 3D, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Luce Pelletier: RENCONTRE des cultures

MARC MINEAU

Luce Pelletier présentait, au centre d'artistes Grave de Victoriaville, l'installation intitulée *Épicarpe : citrouille*. Montrée une première fois au Centre des arts contemporains du Québec à Montréal en 2002, l'œuvre a depuis fait son petit bonhomme de chemin sur les routes du Québec en passant, au détour, par la galerie Alternator à Kelowna, en Colombie-Britannique.

Ce minutieux travail n'est pas sans soulever — révéler — des questions sur les rapports que nous entretenons tous avec les cultures autant que sur les connotations que celles-ci enracinent dans notre esprit. On comprendra ici que l'utilisation du mot « culture» se rapporte aux deux grandes définitions qu'on lui accorde généralement, c'est-à-dire l'ensemble des opérations propres à tirer du sol les végétaux utiles à l'homme et aux animaux domestiques d'une part et, d'autre part, l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût, le jugement [1]. Mais avant d'aller plus loin, jetons un coup d'œil sur ce que l'ensemble a à offrir visuellement.

En pénétrant dans la salle d'exposition, on constate que l'installation *Épicarpe : citrouille* comprend huit stations : quatre petites tables blanches sur lesquelles des objets fabriqués ont été disposés, et quatre grandes photographies suspendues sur trois murs. Dans un coin de la salle, un peu en retrait, un écran diffuse une vidéo. À ce stade-ci, toutefois, on ne sait pas encore si cette vidéo fait partie de l'installation.

Luce PELLETIER, *Épicarpe de fin de saison*, 2002. Vue d'un ensemble. Photographie impression jet d'encre sur support Tyvek XT (120 x 152 cm) et objet sur table *Cinderella*. Table émaillée blanche de projection à diapositives. Photo : Luce Pelletier.

Luce PELLETIER, *Cinderella*, 2001. Chaussure de cuir, acrylique, fil, grain et tige de citrouille. 26 x 11 x 9 cm. Photo : Nicolas Morin.

Toutes les photographies présentent une vue rapprochée sur des plans de citrouilles passant du stade de la floraison à celui de la décrépitude du fruit. Au bas des photographies, des codes alphabétiques et numériques apparaissent sur une bande blanche. Cette insertion mime autant des pratiques agricoles que scientifiques. Quant aux petites tables métalliques, leur blancheur immaculée suggère l'idée d'aseptisation clinique. Les objets disposés sur chacune d'elles mettent en scène des petites fictions narratives fondées sur des contrefaçons réalisées à partir de l'épicarpe des citrouilles. Finalement, la vidéo — qui fait effectivement partie de l'installation et constitue un ajout par rapport à la présentation initiale — offre une sorte de farandole avec la récolte des cucurbitacées comme apothéose.

Avec une certaine économie de moyens, Luce Pelletier provoque une surprenante rencontre des cultures. Cette approche, d'ailleurs, correspond au travail qu'elle poursuit depuis nombre d'années. L'espace culturel — celui de l'esprit — investit l'espace agricole et réciproquement. Un va-et-vient s'installe, entremêlant du coup les genres et les références. Par un astucieux travestissement des formes, des pratiques, des us et coutumes, Pelletier soulève les travers de l'un et l'autre univers. Le dérèglement qui s'ensuit agit comme un révélateur : le stratagème amène le spectateur à développer une opinion critique sur l'intérêt culturel de l'agriculture.

On peut dès lors se questionner sur l'actualité d'un tel discours. L'agriculture représente-t-elle un champ d'investigation fertile et pertinent capable de justifier et d'alimenter la mise en œuvre d'un propos artistique ? Ceux et celles qui vivent à la campagne, sans pour autant être des producteurs agricoles, sont à même de constater que l'agriculture ne correspond pas toujours à l'image bucolique que les citadins s'en font. L'échelle des exploitations agricoles d'aujourd'hui nous incite à parler de celles-ci non pas en termes de terres comme autrefois, mais plutôt en termes de territoires. À une époque pas trop lointaine, un exploitant agricole possédait une ou quelques terres.

Avec l'industrialisation de l'agriculture, les surfaces exploitées sont dorénavant si grandes qu'il est tout à fait justifié de parler d'elles en termes de territoires — et on doit dès lors substituer la notion collective à celle du privé. Est-il alors convenable que les décisions concernant ce territoire ne soient l'apanage que d'une seule personne ou d'une seule entreprise, c'est-à-dire le propriétaire terrien ? Cette question fondamentale se pose avec insistance quand on constate que les pratiques agricoles ont plutôt tendance à appauvrir le sol tout autant que la biodiversité et le paysage. Ces pratiques entraînent une mutation qui affecte la ruralité et l'idée qu'on s'en fait. Dans une telle perspective, force est d'admettre que les modes de culture et leurs corollaires débordent le seul cadre de l'agriculture. Vu sous cet angle, le sujet suscite, à n'en point douter, un intérêt pour le milieu de l'art.

Épicarpe : citrouille ne se résume heureusement pas à la seule question agricole. S'il en était ainsi, nous serions en présence d'une approche plutôt réductrice, et donc d'un intérêt mitigé. Nous sommes en fait confrontés à un travail qui emprunte et propose des chemins multiples. Peu importe celui que l'on choisit, l'élément culturel — ou poétique — prend nettement le dessus sur l'élément agricole. La dimension allégorique des composantes se substitue à leur réalité intrinsèque et à la réalité d'où elles proviennent.

L'installation repose non seulement sur la juxtaposition ou l'association de composantes bidimensionnelles et tridimensionnelles, fabriquées, trafiquées et empruntées, mais aussi, et surtout pourrait-on dire, sur l'interaction de niveaux culturels. Quelle que soit la définition qu'emprunte ici le terme culture, l'ensemble est intégré dans un espace strictement culturel, c'est-à-dire dans un espace qui englobe indistinctement des comportements et des productions humaines. Luce Pelletier atteint ce résultat non pas en effectuant une démonstration plastique, mais en plaçant sous observation un ensemble complexe et, dans un certain sens, inattendu.

La rencontre des cultures représente une forme d'enrichissement réciproque. Elle favorise, par la confrontation qu'elle suppose, l'émergence d'une pensée créatrice et novatrice. La rencontre des cultures observée par Luce Pelletier, et mise en forme dans l'installation *Épicarpe : citrouille*, possède très certainement cette vertu. ←

Luce PELLETIER, *Épicarpe : citrouille*
Centre d'artistes Grave, Victoriaville
14 janvier – 21 février 2005

Marc Mineau est un des membres fondateurs du CEG, un centre d'artistes situé à Sorel-Tracy. Il a également participé à quelques expositions collectives. Il dirige présentement le Centre d'interprétation du patrimoine de Sorel.

NOTE

1. Définitions tirées du *Nouveau Petit Robert*, 1994.